

Vie au travail. Les PME françaises s'ouvrent timidement aux robots. Dans la Loire, Technicarton a franchi le pas, sans grogne dans les ateliers.

Mon nouveau collègue est un robot

Saint-Paul-en-Jarez (Loire)
De notre correspondant régional

Les filles de Julien Poncet, le directeur des ateliers de fabrication de Technicarton, les appellent Léa et Léo. Pour les salariés qui les côtoient tous les jours, ils sont plus sobrement « robot 1 » et « robot 2 ». Depuis 2015, cette PME familiale de la Loire a installé progressivement dans son usine une cellule robotisée : deux bras manipulateurs qui usinent des pièces d'acier tranchantes destinées au secteur de la cartonnerie.

« Nous nous sommes toujours demandé quelle machine pouvait faire le meilleur travail au moindre coût », raconte Guy Poncet, père de Julien, et directeur de Technicarton. Mais le dirigeant nourrissait toutefois quelques appréhensions à l'idée d'acquiescer des robots. « Est-ce que ne serait pas trop complexe à programmer ? », se demandait-il, sans avoir de réponse.

Finalement, il juge l'utilisation infantine. Après deux jours de formation, Frédéric Duplomb était opérationnel pour donner ses ordres au premier robot, arrivé dans l'atelier en 2015. Le salarié entre quelques données sur un ordinateur et place des pièces d'acier brut à côté de « robot 1 ». Le bras mécanique s'anime alors en silence. Sa pince saisit des « bruts » pour les placer dans le centre d'usinage qui fabriquera des lames de refente. Les pièces ne sont pas lourdes, mais la tâche est répétitive et le serrage des quatre étaux fixant chacune d'entre elles est usant.

Après l'arrivée du robot, la tendinite à l'avant-bras droit de Frédéric s'est évanouie du jour au lendemain. Même soulagement chez son collègue, Roland Thaxat, pilote du deuxième robot, arrivé en septembre. « J'étais inquiet au départ. On se sent un peu remplacé. Mais le robot est finalement un gain pour tout le monde », juge-t-il. Quant aux sceptiques de l'atelier – « une question de génération », estime

Frédéric Duplomb –, leurs réserves se sont envolées.

Certes, l'entreprise aurait pu embaucher sur la ligne, pour faire face à la hausse des commandes. Mais dans cette petite PME de 20 salariés, dont douze dans l'atelier, il aurait été difficile de créer un poste de nuit. Ce sont donc les robots qui se chargent des plus grosses séries, jusqu'à 200 pièces. Frédéric et Roland les programment avant de partir le soir et les machines finissent tout juste leur tâche quand leurs collègues humains embauchent

« J'étais inquiet au départ. On se sent un peu remplacé. Mais le robot est finalement un gain pour tout le monde. »

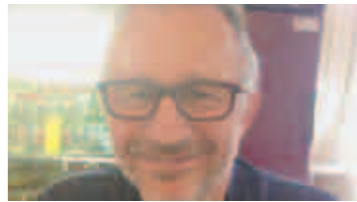
le matin. Ces derniers n'ont alors plus qu'à récupérer les pièces pour les amener à la « trempe » pour les durcir au feu. « Avant les robots, je devais parfois attendre jusqu'à 11 heures du matin avant une première fournée », indique Jérôme Berlier, qui y voit un vrai gain de productivité.

Un gain de productivité relevé au sein de 87 % des 106 PME qui ont intégré un robot dans le cadre du programme « robot start PME ». Aucune des sociétés concernées n'a procédé à des licenciements. Et 65 % d'entre elles ont embauché. Comme s'appête à le faire Technicarton.

« Le robot nous a permis d'être bien plus performants sur les lames de refente », insiste Guy Poncet. Si nous n'avons pas embauché sur cette ligne, elle nous a fait gagner des marchés sur d'autres produits, où nous avons aujourd'hui besoin de plus de main-d'œuvre. »

Bénévent Tosseri

**par-delà
les frontières**
avec **bpi**france



Bruno Haize met l'électronique en boîte

Il faut avoir le goût des contraires pour appeler son entreprise La Tôlerie plastique. Créée en 1985, cette société basée à Octeville-sur-Mer (Seine-Maritime), tout près du Havre, est justement à l'origine d'une innovation technologique consistant à utiliser des feuilles de plastique sans moule, comme s'il s'agissait de travailler le bois ou le métal. Un procédé qui lui permet de fabriquer des boîtiers destinés à l'habillage d'appareils électroniques dans le domaine médical ou d'autres industries.

« Ce savoir-faire a tout de suite séduit des clients européens, explique Bruno Haize, qui a racheté l'entreprise à son fondateur en 1998. Nous avons la possibilité de fabriquer des petites ou moyennes séries sur mesure, pour répondre à tous les cahiers des charges. »

La société, d'une quarantaine de salariés, compte 500 clients, dont la moitié est située à l'étranger. Son portefeuille est constitué aux trois quarts de PME, dans des pays à forte activité industrielle.

« Le marché des boîtiers plastiques est un petit marché de 25 millions d'euros pour toute l'Europe, précise Bruno Haize. La Tôlerie plastique compte pour 20 % de ce marché, sachant que nous avons une douzaine de concurrents. » L'entreprise normande est également implantée au Japon et aux États-Unis, où elle a racheté deux sociétés en 2006 et en 2010.

La Tôlerie plastique s'est adressée à Bpifrance pour avancer ses positions à l'international mais surtout pour l'aider à financer des projets d'innovation de son service de recherche, notamment dans les plaques composites ou l'impression 3D. Des projets qui, espère Bruno Haize, trouveront rapidement leurs débouchés hors de France.

Éric Larpin

Entrepreneurs, Bpifrance vous soutient en prêt et capital, contactez Bpifrance de votre région : bpifrance.fr

Consommer autrement. Offrant une alternative aux plateformes de vente en ligne, des librairies jouent la proximité en devenant itinérantes.

Quand la librairie fait voyager les volumes



Le bus du Serpent d'étoiles sillonne les communes de l'agglomération de la Rochelle ou de l'île de Ré. Le phare de Ré/Julie Loizeau

« Il est vraiment beau, votre camion ! » Sur les places de villages, le bus du Serpent d'étoiles ne passe pas inaperçu, avec ses parois illustrées comme un livre d'images. Depuis quelques semaines, cette librairie itinérante se pose une fois tous les quinze jours dans l'une ou l'autre des localités les plus rurales de l'agglomération rochelaise ou dans celles de l'île de Ré. « Le roman de Jean Giono, Le Serpent d'étoiles, évoque avec poésie la transhumance des moutons. C'est une belle appellation pour une librairie itinérante, non ? », interroge Margaux Segré, à l'origine de cette initiative.

Âgée de 30 ans, la jeune femme a travaillé au ministère de la culture, justement au département Économie du livre, avant de prendre ce virage. « Mon choix est citoyen : à l'inverse de l'achat en ligne, je défends la rencontre, le lien social autour du livre. Avec mon bus aménagé, je vais là où les librairies ont disparu, comme bien d'autres commerces de proximité », confie-t-elle.

Si les camions-restaurants (parfois appelés food trucks) se développent rapidement, cette tendance est bien moins marquée pour le livre. « Nous ne sommes pas encore très nombreux en France », relève Muriel Moulin,

qui promène sa librairie Esprit nomade depuis neuf ans dans les communes du nord de la Charente-Maritime. « Je voulais aller vers les gens, ne pas être enfermée dans une boutique. Je déballe sur les marchés des ouvrages neufs, les mêmes que dans une librairie classique, mais c'est moins intimidant que d'en pousser la porte. En extérieur, je touche des personnes qui n'iraient pas spontanément vers le livre. »

Impossible, sous cette forme, d'emporter tout son fond. « Mon banc reflète mes humeurs du jour et je prends aussi les commandes », dit Muriel. Dans son bus du Serpent d'étoiles, Margaux valorise également ses coups de cœur en les agencant de façon originale. Ses rayonnages s'intitulent « Destins de femmes extraordinaires », « Regards d'enfance », « Le monde va mal » ou encore « Le monde va bien », plutôt que de plus communs classements comme « Littérature étrangère » ou « Roman français ».

Un mode de rangement qui attire l'attention, questionne les clients et les poussent à entamer la conversation, parfois autour d'un jus de fruit que la jeune femme sert parfois dans son bus. Itinérante, la librairie s'efforce de se réinventer.

Agnes Marroncle (à La Rochelle)